

## DOM JUAN... ET LES CLOWNS

### BORD DE SCÈNE

RENCONTRE ENTRE THIERRY SURACE (DOM JUAN), JÉRÔME SCHOOF (SGANARELLE) ET  
JEAN-LUC DESCHAMPS, COMÉDIEN ET UNIVERSITAIRE



**JEAN-LUC DESCHAMPS (JLD) : Pour cette première partie de la rencontre, peut-être pourrions-nous évoquer la compagnie, qui vient de Nice, et son histoire, car je pense qu'il est intéressant de parler de son parcours, puis arriver à la rencontre avec *Dom Juan*, qui a cette particularité d'avoir trois metteurs en scène. Alors comment naît la compagnie *Miranda* ?**

THIERRY SURACE (TS) : Étant donné que j'en suis le directeur artistique, je vais beaucoup dire « je », excusez-moi par avance. Ça part donc de moi, mais j'ai très vite été dépassé – n'étant pas très grand... Au départ, j'écrivais pour la télé, c'était mon métier<sup>1</sup>, et je ne suis allé au théâtre que pour savoir ce que pensait un personnage, puisque, dans une histoire, on écrit pour tous les personnages. Très jeune, vers quatorze ans, je voulais savoir ce que ressentait un personnage. J'ai pris goût au théâtre, je me suis dit que maintenant que je savais ce que pouvait ressentir *un* personnage, il était plus simple de ressentir *l'ensemble* des personnages. J'ai donc été pris par le théâtre, happé, j'ai fait plusieurs formations dans différentes villes, et puis l'École Régionale d'Acteurs de Cannes – l'une des quatre, cinq meilleures écoles de formation de France – m'a embauché, parce que je correspondais pile poil aux critères, je pouvais donner des cours, former les gens, écrire des spectacles et aider à la mise en scène de la troupe liée à cette école. J'ai donc été embauché, et étais à mi-temps entre Paris et Nice, où j'ai rencontré la personne qui deviendrait mon ex-femme (*Rires de la salle*)... Sa plus belle histoire, c'était de devenir mon ex-femme... Donc de ce fait elle m'a fait un magnifique enfant qui me veut toujours comme père – ce n'est déjà pas mal (*Rires de la salle*)... Et à partir de là, je me suis demandé ce que j'allais faire de cette moitié du temps, puisque, étant un très mauvais père, je suis très libre. Je suis tout de même allé jusqu'au doctorat de lettres en me disant qu'au moins ça m'occupait, et j'ai rencontré des gens, des gens qui voulaient faire du théâtre. On m'a dit « *Non, mais du théâtre à Nice, mais enfin mon petit...* ». Alors le petit a créé une petite troupe, qui a grandi, qui a duré, qui a eu beaucoup d'expériences, qui été virée de pas mal d'endroits, parce que dans le Sud, c'est comme dans le Nord, on dit

<sup>1</sup> Pour *Le Sang de la Vigne*, *Diane*, *femme flic*...

« non », il faut donc se battre, et l'on a travaillé, travaillé, travaillé... grandi. Et il se trouve qu'un jour, Mario Gonzalez, avec lequel j'avais travaillé il y a quelques années et à qui j'avais dit de venir et de faire une mise en scène – Mario Gonzalez, c'est quinze ans avec Ariane Mnouchkine, professeur au Conservatoire National de Paris –, vient faire un stage de cinq semaines. Et à la fin il me dit « *Mais j'adore ta compagnie, elle est géniale, etc. etc.* » et je lui réponds qu'il est donc libre de choisir un spectacle, et que pour ma part j'aimerais bien Molière, en masques. Lui me dit qu'il voudrait faire Dom Juan. « Non, ce n'est pas drôle !

- Si c'est drôle, et puis on va le monter en clowns
- Oh non pas en clowns, en masques.
- Oui, mais le nez de clown c'est le plus petit masque au monde, et puis tu vas jouer Dom Juan.
- Mais je fais un mètre dix, arrête un peu tes conneries (Pardon, tes histoires ! tes fadaises !), je dois jouer Sganarelle !
- Non, non, tu vas jouer Dom Juan, sinon je ne le fais pas. »

Et cette histoire commence comme ça, comme un grand gag... (Jérôme Schoof arrive sur la scène) Merci de me rejoindre Sganarelle, viens donc avec moi. T'as fini la bouffe ? (*Rires de la salle*) Et donc, deuxième temps, on revient à notre compagnie avec Mario Gonzalez, on lui dit qu'on a envie de chanter, de bouger pour cette mise en scène, et, troisième temps, on rencontre Irina Brook, qui tombe sur le spectacle et qui dit qu'un jour elle remontera cette version pour qu'elle lui ressemble d'avantage. On lui dit *chiche*, et, un an et demi après, nous arrivons donc à cette troisième version de *Dom Juan*, avec un plaisir immense. Ça y est, j'ai fini. (*Rires de la salle*)

**JLD : Quand j'ai été vous voir à Plaisir<sup>2</sup>, il y a quelques jours, j'ai appris que vous aviez acheté un théâtre, à Nice. Y a-t-il des comédiens résidents ? Comment cela se passe-t-il ?**

TS : Lorsque l'on a un théâtre, on est obligés de l'occuper donc on réside, parfois on est même prisonniers – mais ça reste un bonheur et un plaisir. Nice, c'est tout petit pour la culture, et l'esprit qui va avec n'y est peut-être pas toujours aussi ouvert. Alors on s'est dit « *que va-t-on faire, nous ?* ». Et il y avait un théâtre<sup>3</sup> à vendre, très, très cher. On a donc fait un crédit commun de compagnie et on a remboursé ce crédit durant des années. Il arrive à échéance l'an prochain, donc on va le vendre et se casser aux Baléares. (*Rires de la salle*) Je plaisante bien sûr, j'espère qu'on va pouvoir mettre un petit peu plus d'argent dans la programmation, et faire un petit peu plus ce que l'on aime.

**JLD : (À Jérôme Schoof) Alors on a eu le parcours de Thierry jusqu'à maintenant, à la Compagnie, est-ce que vous pouvez vous donner un petit peu votre parcours à vous ? Comment êtes-vous arrivé au théâtre, est-ce que cela a été une formation classique ou non... ?**

JÉRÔME SCHOOF (JS) : C'est un accident. (*Rires de la salle*) Non, en fait j'ai commencé le théâtre au lycée, comme beaucoup de jeunes adolescents amateurs de théâtre et qui ont un professeur de français qui s'occupe d'un atelier – ce qui est classique dans beaucoup, beaucoup de lycées.

**JLD : Il y en a d'ailleurs un là<sup>4</sup>, que je salue, et qui fait un travail remarquable avec ses élèves.**

---

<sup>2</sup> Commune des Yvelines

<sup>3</sup> Le Théâtre de la Cité

<sup>4</sup> Il désigne M. Berr, professeur de latin-grec au lycée et référent de l'Atelier Théâtre.

JS : Et c'est donc comme ça que j'ai rencontré le théâtre, de façon simple. Et une année, il y a eu un intervenant, comédien professionnel, qui est arrivé pour aider l'atelier. Cet homme-là (*il désigne Thierry Surace*). Lorsque je l'ai rencontré j'avais dix-sept ans, deux ans plus tard j'allais rentrer à la fac, et alors que j'allais faire mon service militaire, ce mec-là, ce sale type, m'a dit...« *Je vais monter une compagnie de théâtre professionnelle et...*

TS : ...*va à l'armée. Ne t'approche même pas.* » (*Rires de la salle*)

JS : J'ai perdu un pari, j'ai dit d'accord.

TS : Vous allez voir de toutes manières que, comme il n'a pas de talent, je suis un bénévole.

JS : Et donc, la compagnie a commencé, j'ai fait trois années de fac avant de tout arrêter parce qu'on a essayé de donner le maximum, notre corps, âme, esprit...

TS : ...économies, finances, transpiration et plus si affinités. (*Rires de la salle*)

JS : C'était il y a vingt-quatre ans déjà.

**JLD : C'est vrai que les universités, maintenant, commencent à s'ouvrir à ce qu'ils appellent les licences pros, c'est-à-dire des intervenants extérieurs pour travailler le métier de comédien, la mise en scène, la dramaturgie. Ça c'est du moins sur un plan strictement universitaire...**

TS : Mais au lycée – pardon d'interrompre, c'est juste pour le complément d'information –, c'était une *option lourde*, qui avec l'*option facultative*, ça représentait, par élève, quelque chose entre sept et huit heures par semaine, ce qui n'est pas si mal.

**FRANCIS BERR (FB) : Vous êtes donc propriétaires d'un théâtre, comment faites-vous pour la programmation, comment faites-vous pour gérer lorsque vous êtes en tournée, financièrement, ceci compense-t-il cela lorsqu'un spectacle marche et un autre non ?...**

TS : Tout à fait. Vous avez donné les réponses à vos questions, je n'ai qu'à dire oui à tout (*Rire général*) ! C'était tellement bien posé que finalement il ne nous reste qu'à tout reprendre à l'envers... Non, mais en effet, nous ne sommes pas tant segmentés que ça niveau budget... C'est un pot commun, il faut (sur)vivre avec ça. Ce qui est parfois le cas, à cause d'une erreur de programmation, ou autre... En l'occurrence, les premières années, les pouvoirs publics m'avaient dit que deux ans plus tard, si nous tenions la route avec cette programmation, ils s'engageraient à être là, bla, bla, bla... Et c'est le *blablabla* que j'ai eu au bout de ces deux ans, c'est-à-dire que je n'ai eu que du vent. On s'est donc posés la question de savoir ce qu'on allait faire, parce que là c'était un gouffre. C'est une salle qui, au bas mot, nous coûte onze mille euros par mois, et ce sans aucune programmation. À vide. À ce moment-là, on se demande comment on va faire... Donc ce qu'on a fait, c'est que l'on a sectorisé. On a fait une section humour – où j'avais du mal, parce que ce n'est pas ma tasse de thé, mais ça remplissait énormément – et on a surtout eu des gens qui jouaient le jeu, qu'il faut quand même remercier, des Jamel Debbouze, des Gad Elmaleh, et même des Mado, qui ne se faisaient pas payer, et qui partageaient les recettes, qui étaient colossales. Jamel Debbouze n'a pas besoin de nos recettes, c'est ce qu'il prend en cigarettes par semaine. Donc ces gens-là nous ont aidés, parce qu'ils sont du métier et que c'est un métier de rencontre et de générosité, et après on a continué, on a monté cette pièce qu'on a fini par faire, deux cents... deux cent cinquante fois, je crois, et avec la tournée qui va suivre on va arriver à trois cents. Ce qui fait : cette pièce, le mercredi des pièces *jeune public*, le jeudi de la musique, le vendredi et le samedi, la programmation *lourde*, qu'elle soit théâtrale ou humoristique, et le dimanche carte blanche aux amateurs professionnels (ceux qui ont le niveau mais pas l'administration). Le tout plus les cours, etc., ce théâtre est une usine à gaz. Et c'est très, très agréable, mais pour s'en occuper, il faut prendre sur son temps de vie, surtout lorsqu'on est à presque trois cents dates... En effet, quand on a des maigres bénéfices, on place dans un autre projet (là ce sera

notre Cyrano de Bergerac, un peu dans la mouvance de ce Dom Juan, au Théâtre du Balcon à 14 heures à Avignon).

JS : Nous jouons très peu dans notre petit théâtre. On ne se garde pas de créneaux de deux ou trois mois où l'on jouerait tous les week-ends, tous les jours, etc., etc. Notre Cyrano nous ne l'avons joué que durant une quinzaine de jours, pour essayer d'avoir une programmation variée. On ne squatte pas notre théâtre.

TS : Mais comme notre but était de développer la culture à Nice, on a créé un autre lieu, le *Cube*, et on a offert une résidence à des compagnies qui ne pouvaient pas s'en payer une. Ce sont donc 450 m<sup>2</sup>, avec plateau, costumes, le tout construit par nous-mêmes. Et quand je dis construit, on a réellement passé cinq, six semaines à construire, à faire des maçonneries pour que ce lieu puisse accueillir des compagnies. Voilà. C'est donc la passion, uniquement.

**FB : Et combien êtes-vous à la compagnie ?**

TS : On est un noyau dur de quinze personnes, quatre permanents et, en tout et pour tout, trente-cinq intermittents chaque mois – mais pas une fois, au moins une quinzaine de fois. On a grandi. On a commencé sans aucune aide et, aujourd'hui, le montant de nos subventions... Disons que le club de pétanque qu'il y a au-dessus gagne deux fois nos subventions... Certes, ils jouent bien. Et on joue mal. Mais pour vous donner une idée, l'ensemble de nos subventions payent deux mois et demi de notre crédit.

**JLD : Sur le Dom Juan, comme il y a eu trois étapes qui ont été données (Mario Gonzalez, vous, et puis Irina Brook), le texte, au-delà de la dramaturgie, a-t-il bougé ? Ou est-il resté pareil sur les trois étapes ?**

JS : La première version, de Mario Gonzalez, durait à peu près une heure cinquante.

TS : Quand on n'était pas en forme. Parce qu'il y a une dose d'improvisation.

JS : Il y avait beaucoup, beaucoup plus d'improvisation dans la version de Mario Gonzalez, parce que c'était le principe même de ces clowns. Son Clown à lui ne doit rien laisser au hasard : le moindre son, le moindre bruit, le moindre geste... Il doit le prendre, le saisir, ne serait-ce que par un regard, et après, éventuellement, par des improvisations. Donc le spectacle était beaucoup plus long et il a fallu, après, réduire, pour le festival d'Avignon. De deux heures on devait réduire aux alentours d'une heure et demie. Il y a donc des scènes qui ont sauté, comme celle de Monsieur Dimanche.

**JLD : Gusman était encore là ?**

JS : Oui, Gusman, était encore là, et tout le monologue de ce gars-là, au début, existait bien, et c'est Irina Brook qui a tenu à démarrer le spectacle par la problématique de Dom Juan, et de son rapport aux femmes et à la séduction, elle voulait que ça commence par ça. Donc Gusman est sorti, ainsi que d'autres scènes qui n'existaient pas, comme celle du médecin.

TS : *Qui n'existaient pas*, disons plutôt que nous avons enlevé pour toujours tenter d'actualiser l'idée que vous allez voir, enfin j'espère que vous allez rester, maintenant que vous avez vu qui on était vraiment (*Rires*), que vous prendrez à la fois du plaisir, et ce Molière brusqué tout en étant respecté.

*Applaudissements et conclusion de la séance.*

**Théâtre de Fontainebleau, le 2 février 2019**

**Propos retranscrits par Louis Rubellin (1L1)**